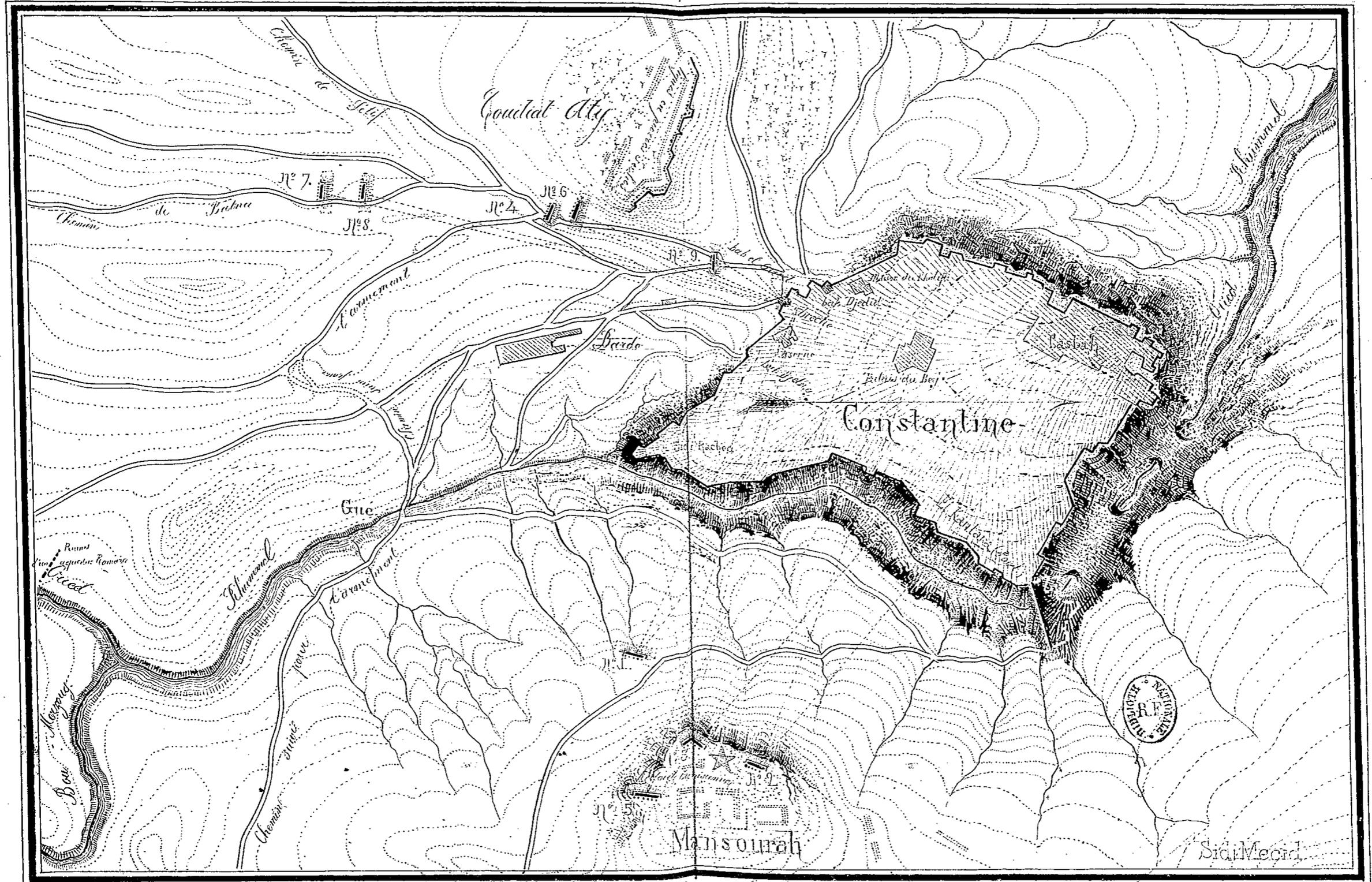


SIEGE ET PRISE DE CONSTANTINE

à l'Echelle de 1 à 10.000

N^o 1 Batterie Royale — N^o 4 Batterie de Honours — N^o 7 Batteries de Mortiers —
N^o 2 id d'Orléans — N^o 5 id de Dauroumont — N^o 8 id de Maxabaud —
N^o 3 id de mortiers — N^o 6 id d'obusiers — N^o 9 id de brèches —



dess. et grav. J. Chalassier Scandire à Alger

Mansourah et Sid Mecri

CIRTA-CONSTANTINE

II^e PARTIE (1).

A huit heures de soir les travaux de la batterie de Nemours furent repris, et, malgré la pluie, ils furent poussés avec la plus grande activité. Au jour le coffre était entièrement terminé, et les merlons très-avancés; le feu de la place força à suspendre les travaux extérieurs. L'artillerie s'occupa pendant la journée de l'établissement des plate-formes. Le roc dût être entamé, et le travail n'était pas encore terminé à la chute du jour. Cette batterie et celle d'obusiers furent placées sous les ordres de M. le chef d'escadron d'Armandy.

Dans la matinée du 10, le Gouverneur-Général, S. A. R. Mgr le duc de Nemours et le général Perregaux, chef d'État-Major, se rendirent du Mansourah au Koudiat-Aty pour visiter les travaux de la batterie de brèche. La communication entre ces deux positions n'avait jamais été interrompue, mais le passage du Rummel était toujours dangereux: d'un côté, le feu des assiégés nous foudroyait; de l'autre de nombreux groupes de cavaliers, perchés sur les collines comme des oiseaux de proie,

(1) Suite et fin. Voir les nos 80, 81, 82, 83 et 84.

fondaient sur les hommes isolés qui essayaient de passer la rivière. Un soldat s'étant écarté des avant-postes pour faire du bois, des Arabes s'élançèrent sur lui, et avant qu'on eût le temps de tirer un coup de fusil, lui coupèrent la tête et reprirent leur volée. 500 Kabyles environ campaient sur les hauteurs auprès de l'aqueduc colossal des Romains; leur quartier général était à une petite demi-lieue au sud de Koudiat-Aty, non loin d'une vaste habitation appartenant au bey, là où commencent les beaux jardins d'arbres fruitiers. On disait qu'Achmet y était en personne, entouré de 4,000 cavaliers arabes du Grand-Désert et de quelques Kabyles à pied. Ces derniers s'approchaient quelque fois des tirailleurs français jusqu'à une demi-portée de fusil, mais leurs attaques étaient toujours conduites sans énergie et avec le désordre habituel à ces hordes, et qui les rendent si inférieures à des troupes régulières en rase campagne. Lorsqu'il s'aperçurent du peu d'effet de leur feu de tiraillement, ils le cessèrent et se bornèrent pendant les derniers jours à inquiéter nos derrières par une fusillade sans effet.

Cependant les assiégés sentaient que l'heure de la crise fatale approchait et ils voulurent encore une fois tenter de l'éloigner, car ils comprenaient qu'il n'avaient pas d'allié plus sûr, plus puissant que les journées qui se succédaient, apportant la pluie; les maladies enlevant des hommes, épuisant les munitions, et brisant toutes les forces de l'armée française, jusqu'à ce qu'il arrivât une heure fatale qui comblât la mesure des difficultés et chassât l'ennemi de devant leurs murs. Ils voulurent donc même au prix d'un peu de sang, jeter à travers nos opérations du trouble et de l'hésitation et peut-être du ralentissement. Vers 11 heures, des Turcs, des Arabes, des Kabyles, la plupart sortis de la ville par des poternes et par des issues détournées, et d'autres accourus des hauteurs où ils étaient en observation, pour se joindre aux premiers, se répandirent, à la faveur des ravins et des bas-fonds, sur le front et sur le flanc gauche des positions du Koudiat-Aty, sur toute la ligne de nos retranchemens. N'écoutant que son courage, S. A. R. le Duc de Nemours franchit d'un bond le parapet qui le couvrait, et l'épée à la main, suivi du Gouverneur Général et de son état-major, court à l'en-

nemi, en enlevant à sa suite cinq compagnies de la légion étrangère qu'il excite en allemand, et qui abordent à la bayonnette, avec la plus grande résolution. Les Arabes furent poursuivis l'épée dans les reins aussi loin que le permirent les escarpemens qui coupent le terrain sur ce point. Un grand nombre d'entre eux restèrent sur la place. De notre côté nous eûmes plusieurs hommes tués, parmi lesquels on eut à regretter le capitaine Morland ; quatorze hommes furent blessés, parmi lesquels le capitaine Raindre, qui eut une jambe brisée, le capitaine adjudant-major Mayran, le bras traversé par une balle ; le sous-lieutenant Boissy blessé à la jambe droite, et le capitaine Mac-Mahon, aide-de-camp du Gouverneur-Général, frappé par une balle.

La distance de 450 mètres, entre la batterie de Nemours et la place, fit penser qu'il pourrait devenir nécessaire de construire une batterie de brèche plus rapprochée ; le commandant de l'artillerie rechercha dans l'après-midi un emplacement convenable et le détermina à 55 toises de la place. Le capitaine d'état-major Borel, aide-de-camp du général Perregaux, et le capitaine d'artillerie Lebœuf, furent chargés successivement de reconnaître le terrain où cette batterie devait être établie. Trois nouvelles batteries durent également être construites sur la hauteur en arrière de Koudiat-Aty. La première dût être armée d'une pièce de 16 et de deux obusiers de 8 ; enfin une batterie composée de deux obusiers de 6 fut placée au-dessus et en avant de la batterie de Nemours. Elle fut construite et armée dans la nuit. Il fut décidé, de concert avec M. le lieutenant-général commandant en chef le génie, qu'une place d'armes serait construite autour de la batterie placée à 55 toises, et reliée au ravin qui conduit au Bardo. Cette place d'armes devait avoir pour but de contenir la garde de tranchée et de servir de point de réunion pour les colonnes destinées à monter à l'assaut.

Avant d'avoir le matériel nécessaire à l'armement des nouvelles batteries, celles restantes sur le Mansourah, et dont le but était atteint, furent désarmées, à l'exception de la batterie du Roi, où il ne dut rester que deux pièces de 16 et une pièce de 24 ; cette batterie continua son feu d'enfilade sur tout le front d'attaque.

Dans l'après-midi, l'ennemi tira beaucoup sur la maison en

avant du ravin occupé par le 47^e. Plusieurs hommes furent blessés, entre autres le capitaine d'état-major d'Augicourt, envoyé en mission sur ce point.

A sept heures du soir, les travaux de la place d'armes furent commencés. Au jour, ils étaient presque complètement terminés. L'ennemi dirigea son feu pendant quelques moments sur la tête de sape du génie. Une sortie effectuée contre le 47^e, chargé de la tranchée, fut vigoureusement repoussée à la baïonnette et sans tirer un coup de fusil : un seul homme fut tué de notre côté. La difficulté du terrain empêcha d'achever la batterie de Nemours ; cependant, à six heures du matin, trois pièces de 24 et une pièce de 16 étaient rendues derrière le parapet ; elles furent successivement mises sur les plate-formes, et les deux obusiers qui devaient compléter la batterie y furent amenés en plein jour, et la batterie fut complètement armée. Cette opération fut faite avec la plus grande bravoure par les canonniers du capitaine Caffort, et à neuf heures et demie du matin, la batterie commença son feu. La nouvelle batterie d'obusiers, également terminée, put ouvrir son feu à la même heure ; mais celle des mortiers ne put tirer qu'à deux heures après-midi.

A 2 heures demie, un obus de la batterie Lecourtois, pointé par l'ordre du général Vallée qui indiqua lui-même le but, détermine le premier éboulement, et un cri de joie partit de la batterie de Nemours où se trouvaient en ce moment le prince, le Gouverneur et tout l'état-major. A dater de ce moment tous les coups devinrent meilleurs et plus décisifs, et la brèche ne fit qu'augmenter en largeur et en hauteur ; la nature de la muraille nous fit connaître qu'elle était moins facile à renverser qu'on ne l'avait pensé jusqu'alors. Son épaisseur était de 1 mètre 40 centimètres ; mais elle était appuyée contre d'anciennes constructions qui rendaient cette épaisseur extrêmement considérable. Le revêtement de l'escarpe était en pierre de taille calcaire d'une grande dureté : ces pierres étaient cubiques et avaient de 0 m. 60 c. à 0 m. 80 c. de côté.

Quelques démonstrations furent faites par les Arabes contre le 47^e et le 3^e de chasseurs, placés sur la hauteur en arrière du Kou-diat-Aty ; mais elles furent facilement contenues.

Le Gouverneur-Général voulant faire une dernière tentative pour éviter la fatalité de l'assaut et de toutes les calamités qu'il entraîne, adressa aux habitants de Constantine, la proclamation suivante :

« Habitants de Constantine.

« Mes canons sont au pied de vos murs ; vos fortifications vont être renversées et mes troupes entreront dans votre ville. Si vous voulez éviter de grands malheurs, soumettez-vous pendant qu'il en est temps encore. Je vous garantis par serment que vos femmes, vos enfants et vos biens seront respectés, et que vous pourrez continuer à vivre paisiblement dans vos maisons. Envoyez des gens de bien pour me parler et pour convenir de toutes choses, avant que j'entre dans la ville ; je leur donnerai mon cachet, et ce que j'ai promis, je le tiendrai avec exactitude. »

Comte de DAMRÉMONT.

Un jeune arabe du bataillon turc se présenta pour porter cette lettre. C'était une mission périlleuse. A 8 heures, le Gouverneur-Général fit cesser le feu et notre parlementaire fut hissé par dessus les remparts de la ville, où il n'eût à subir ni mauvais traitements ni avanies. On lui fit attendre la réponse qu'il ne put rapporter que le lendemain matin (1). Elle était faite en termes énergiques et précis qui ne laissaient aucun espoir d'accommodement ; elle annonçait la résolution d'une défense désespérée et s'élevait au ton d'une forfanterie quasi chevaleresque. « Si vous manquez de poudre, disait-elle, nous vous en enverrons ; si vous n'avez plus de biscuit, nous partagerons le nôtre avec vous ; mais vous n'entrerez pas dans notre ville. Nous nous défendrons jusqu'à la mort. Les Français ne seront maîtres de Constantine qu'après avoir égorgé jusqu'au dernier de ses défenseurs. »

La proclamation du Général de Damrémont avait été reçue par Ben-Aïssa, qui dicta la fière réponse rapportée au général en chef de l'armée française. En entendant la lecture, le comte de

(1) Cet homme ne demanda pour toute récompense que la faculté d'entrer à notre service, avec une paie égale à celle des spahis : cette paie était d'un boudjou par jour (36 sous).

Damrémont s'écria : « Ce sont des gens de cœur ! Eh bien ! l'affaire n'en sera que plus glorieuse pour nous ! »

Pendant toute cette journée, le Gouverneur-Général et le prince restèrent dans la batterie de Nemours. Un obus éclata au milieu même de la batterie : personne ne fut atteint.

Lorsque la nuit fut venue, on commença la batterie de brèche, dont l'emplacement avait été déterminé à 55 toises de la place. Les zouaves fournirent la garde de tranchée et la plus grande partie des travailleurs. Vers 2 heures du matin l'armement commença. Entre l'ancienne batterie de brèche et la nouvelle, le terrain offrait un plan uniformément incliné dont toutes les parties étaient exposées au feu de la place et s'éclairaient, cette nuit là, du reflet, heureusement incertain, que la lune envoyait à travers les nuages. Jusque là, tout dans la place avait été calme, silence et obscurité. Mais au moment où la première pièce de 24 descendait la pente qui conduisait de la batterie de Nemours à la batterie de brèche, l'ennemi découvrit probablement l'opération, car, il y eut tout à coup explosion de lumières, de bruits, d'activité et comme un réveil instantané et violent. Toute la perspective fuyante des murailles, se dessina par des lignes de feu et la fusillade pétilla sans interruption comme un bouquet de feu d'artifice. Il semblait que toute la population fut au rempart, que chaque pierre eût son créneau, et que chaque créneau lançât constamment un éclair de feu. En même temps quelques groupes ennemis se montrèrent sur la gauche et firent craindre une attaque ce côté. M. le lieutenant-colonel de la Moricière, qui commandait la garde de tranchée fit serrer les troupes contre le parapet, leur défendit de tirer et prescrivit d'attendre l'ennemi à la bayonnette. Ces dispositions imposèrent aux Arabes qui rentrèrent dans la place. Peu à peu, le feu de la ville se ralentit et l'on put reprendre le travail d'armement. Au jour, toute l'artillerie de brèche était en place ; mais on n'avait pu pourvoir encore à l'approvisionnement de la batterie. Entre le dépôt de tranchée où étaient les munitions et le point le plus rapproché du chemin creux qui débouchait à la nouvelle batterie, il y avait un espace de 300 m. environ que les assiégés pouvaient, à leur

gré, couvrir de leur feu. C'est à travers ce terrain continuellement balayé par les balles, qu'il fallut porter les charges des pièces. Deux cents hommes d'infanterie accomplirent intrépidement cette dangereuse tâche.

Il était environ 8 h. du matin quand le Gouverneur-Général, le Prince et leurs états-majors arrivèrent à la batterie de Nemours. Le feu de la nouvelle batterie de brèche avait commencé, les mortiers et les pièces de 24 tonnaient sans interruption ; chaque coup était répété par l'écho le plus voisin de la montagne qui le renvoyait à un écho plus éloigné, celui-ci à un autre, tellement que le bruit de la canonnade semblait pouvoir être repercuté ainsi de montagne en montagne jusqu'au désert. Après avoir visité la batterie, le général Damrémont examina avec une longue-vue l'état de la brèche. On venait de reconnaître que l'ennemi profitant de l'obscurité de la nuit, et de l'interruption du feu des batteries françaises nécessitée par les travaux de la nouvelle batterie, avait réparé la brèche avec beaucoup d'intelligence, garni la crête de sacs de laines très-épais, de bâts, d'affuts et d'obstacles de tous genres qu'il importait de détruire sans retard. Le Gouverneur-Général venait de faire remarquer au Prince que ce travail en dehors des habitudes arabes, devait faire supposer dans la place des défenseurs éclairés ; au même instant, un éclair brilla sur le rempart et un boulet atteignit le gouverneur dans le flanc gauche au dessous du cœur. Il fut renversé raide sans pousser que ce cri : « Ah ! mon Dieu ! » en saisissant le bras du général Rulhières qui était à côté de lui. Celui-ci s'écria : « Le Gouverneur est mort ! » Le général Perregaux, qui se trouvait à quelques pas en arrière se précipita sur le gouverneur, à ces terribles paroles, et en se baissant il fut atteint d'une balle qui lui traversa le nez et s'enfonça assez avant dans le palais (1).

(1) Né à Chaumont (Haute-Marne), le 8 février 1783, Charles-Marie, comte DENIS DE DAMRÉMONT, fut admis à l'École Militaire de Fontainebleau le 16 mai 1803. Il était grand officier de la Légion-d'Honneur, depuis 1827 et le 15 septembre 1835, il avait été élevé à la pairie.

Le général de Damrémont ne survécut pas une seconde au coup qui l'avait frappé. L'estomac avait été perforé par le boulet qui, entré dans la poitrine, était sorti par la région dorsale.

Né le 21 octobre 1791, à Neuchâtel (Suisse), mais d'origine française,

Au même instant, le général Rulhières était blessé à la joue, et le duc de Nemours avait sa capote trouée par plusieurs balles. Le prince ne voulut pas s'éloigner avant qu'on eût emporté le corps du général de Damrémont.

Aussitôt un conseil de guerre fut convoqué, et S. A. R. Mgr le duc de Nemours s'empressant de signaler M. le général Valée, comme le plus ancien de grade, ce fut à ce dernier que fut déféré à l'unanimité le commandement en chef.

Le soir même, l'ordre suivant fut lu aux différents corps de l'armée.

Koudiat-Aty, le 12 octobre 1837.

« L'armée vient de perdre son chef ; un boulet a tué ce matin M. le lieutenant général comte de Damrémont. Cette mort est la plus glorieuse qu'un homme de cœur puisse envier. Il n'est aucun militaire néanmoins qui ne le déplore, en raison des belles qualités qui distinguaient celui qu'elle a frappé. Honneur donc à sa mémoire ! »

« Les troupes sont prévenues qu'à partir d'aujourd'hui, M. le lieutenant général comte Valée, commandant en chef l'artillerie, prend le commandement en chef de l'armée. »

Ce triste événement n'occupa l'armée que pendant quelques heures. Le général de Damrémont et les troupes d'Afrique se connaissaient depuis trop peu de temps pour que la perte de ce général qui, pour la première fois, exerçait un commandement de quelque importance, pût causer une sensation bien profonde. D'un autre côté, les soldats, sans connaître la vie militaire du nouveau commandant en chef (1) savaient vaguement que c'était un des généraux laissés par l'empire; et en voyant ce nou-

et-naturalisé français, Alexandre-Charles PERREGAUX, était entré au service en qualité de sous-lieutenant le 2 juillet 1807, dans le bataillon de Neufchâtel. Il était maréchal de camp depuis le 16 juin 1834. Le général Perregaux, ramené à Bône et embarqué pour France, mourut pendant la traversée. Il fut enterré à Cagliari (Sardaigne).

(1) Né à Brienne le Château (Aube), le 17 décembre 1773, le comte VALÉE, entra au service comme sous-lieutenant d'artillerie à l'École de Chalons, le 1^{er} septembre 1792. Il fit avec distinction toutes les grandes guerres de l'Empire. Général de division depuis 1814, il avait été élevé au rang de grand-croix de la Légion-d'Honneur, le 17 août 1822.

veau chef à leur tête, ils auraient peut-être senti croître leur confiance, si déjà elle n'eût été dans toute sa plénitude, depuis le moment où ils avaient jugé que la brèche était assurée; que désormais, entre eux et leur but, il n'y avait que l'assaut; que c'était, non avec des rochers et des murailles qu'ils auraient à se mesurer, mais avec des hommes, et que bientôt l'affaire allait pouvoir se vider comme en champ clos. Ainsi, malgré l'accident inattendu que le hasard avait jeté à la traverse, la continuité régulière des travaux et des habitudes de l'armée n'éprouva pas le moindre déchirement, pas la plus petite secousse. Hommes et choses ne s'en hâtèrent pas moins avec une rapidité sans tumulte vers le dénouement de l'entreprise. A neuf heures du matin, les batteries qu'on avait établies en arrière de l'ancienne batterie de brèche ouvrirent leur feu; leur position et l'état des embrasures de la place, déjà mordues et arrachées par nos boulets, rendaient leur tâche plus prompte et plus certaine. Au bout de deux ou trois heures, elles avaient réduit à l'impossibilité d'agir les pièces qui s'étaient parées ou relevées de nos coups. Vers une heure, la nouvelle batterie de brèche se mit à poursuivre l'œuvre de destruction commencée par l'ancienne. Elle trouva les choses à point pour que son action fut rapide et efficace. Le revêtement extérieur de pierres de taille, ne formant plus qu'un réseau de pleins et de vides, laissait passer le boulet, qui arrivait avec toute son énergie jusqu'à la paroi intérieure, déjà ébranlée par les coups de la veille. Bientôt les terres du rempart jaillirent et se répandirent. Peu à peu les dernières pierres se détachèrent; le massif de terrain qui était en arrière, apparaissant à nu et sans défense résista peu et s'ébranla. La brèche fut reconnue praticable.

A 5 heures, un parlementaire d'Ahmed Bey se présenta aux avant-postes. Admis devant le général en chef, il lui présenta la lettre suivante :

« De la part du très-puissant notre seigneur et maître el-Sid-el-Hadjy-Ahmed-Pacha, à M. le général gouverneur d'Alger, commandant en chef de l'armée française. »

(Après les compliments d'usage :)

« Nous avons appris que vous aviez envoyé un messenger aux habi-

tants de la ville, qui a été retenu par les principaux chefs, de crainte qu'il ne soit tué par la populace, par suite de son ignorance dans les affaires. Les mêmes chefs m'ont fait part de cette nouvelle pour avoir mon avis. Si votre intention est de faire la paix, cessez votre feu, rétablissez la tranquillité : alors nous traiterons la paix. Attendez vingt-quatre heures, afin qu'un personnage intelligent vous arrive de ma part, et que, par suite de notre traité, nous voyons éteindre cette guerre, d'où il ne peut résulter aucun bien. Ne vous inquiétez pas de votre messenger, il est en sûreté en ville (1). »

Cette démarche d'Ahmed-Bey sembla au général Valée n'avoir d'autre but que de gagner du temps, dans l'espoir peut-être que les vivres ne tarderaient pas à manquer, et que le temps aidant, l'armée obligée d'exécuter en face de l'ennemi une pénible retraite, périrait de faim et de misère, ou offrirait au bey une occasion favorable pour l'attaquer avec succès. Dans cette pensée, le général en chef refusa de faire cesser le feu des batteries et le parlementaire emporta la lettre suivante, dans laquelle la remise de la place était exigée, comme préliminaire de toute négociation.

*Le Lieutenant-général comte Valée, commandant en chef,
à Ahmed, bey de Constantine.*

(Après les compliments d'usage) :

Je vois avec plaisir que vous êtes dans l'intention de faire la paix, et que vous reconnaissez qu'à cet égard nos intérêts sont les mêmes. Mais dans l'état où sont les opérations du siège, elles ne peuvent être suspendues, et aucun traité ne peut être signé par nous que dans Constantine. Si les portes nous sont ouvertes par vos ordres, les conditions seront les mêmes que celles déjà consenties par nous, et nous nous engageons à maintenir dans la ville le bon ordre, à faire respecter les personnes, les propriétés et la religion, et à occuper la ville de manière à rendre le fardeau de la présence de l'armée le moins dur et le plus court possible. Mais si nous y entrons par la force, nous ne serons plus liés par aucun engagement antérieur, et les malheurs de la guerre ne pourront nous être attribués. Si, comme nous le croyons,

(1) Nous avons vu plus haut que le porteur du message du général de Damrémont était rentré dans les lignes françaises, en rapportant la fière réponse des défenseurs de Constantine.

votre désir de la paix est le même que le nôtre, et tel que vous l'annoncez, vous sentirez la nécessité d'une réponse immédiate.

Le Lieutenant-général, etc.

Comte VALÉE.

A ce moment, les ennemis campés sur les hauteurs environnantes de Constantine, avaient déjà compris que la ville était perdue. Aussi, dans cette journée du 12, vit-on les Kabyles lever leurs camps, prendre la route des montagnes et disparaître entièrement, puis les cavaliers d'Ahmed se retirer par groupes sur les hauteurs, à l'abri de nos canons de campagne, et attendre, comme sur les derniers gradins d'un amphithéâtre, le résultat de la lutte à laquelle leur participation paraissait désormais inutile.

A 6 heures du soir, le général en chef fit connaître à l'armée que l'assaut serait donné à la place le lendemain 13. Il prescrivit en même temps au colonel chef d'état-major de l'artillerie de faire tirer toute la nuit de cinq minutes en cinq minutes, pour empêcher l'ennemi de faire de nouveaux travaux, en tirant à mitraille, dès qu'on apercevait des travailleurs sur la brèche. Le feu s'établit en conséquence, et la lune et le beau temps favorisèrent ce tir de nuit et secondèrent l'adresse de nos canonniers.

L'armée avait accueilli avec des cris de joie la nouvelle de l'assaut pour le lendemain : en effet, il était temps. Non seulement les troupes avaient horriblement souffert, mais depuis le 9 les chevaux et les mulets n'avaient pas mangé un grain d'orge : ils mouraient par centaines.

Depuis plusieurs jours le fourrage manquait totalement : il fallut éloigner des équipages les chevaux et les mulets qui mangeaient les timons et les raies des roues des fourgons. Un jour, un cantinier coiffé d'un chapeau de paille, traversait le campement des bêtes de somme : immédiatement les chevaux et les mulets affamés de lui courir sus. Il n'eut que le temps de se sauver à toutes jambes, en abandonnant toutefois le couvre-chef, convoité par la dent affamée des malheureuses bêtes.

Ajoutez à tant de misères le manque absolu de bois. A la fin du siège, les soldats ne trouvaient même plus quelques misérables tiges de chardon pour faire la soupe.

Le bivouac était affreux, surtout pendant les nuits froides et pluvieuses, où l'on n'entendait que le bruit des averses, les hurlements d'un vent glacial, les plaintes des malades et les hennissements des chevaux affamés.

Il est vrai que ce dernier jour le ciel s'était éclairci un peu, et avec lui, l'humeur des soldats. On ne saurait se figurer quelle influence l'état de l'atmosphère exerce sur le moral d'une armée, dans des circonstances pareilles.

A 3 heures 1/2 du matin, la brèche fut reconnue par le capitaine du génie Bontault et le capitaine de zouaves de Gardarens. Ils s'avancèrent jusqu'au pied du talus : la nuit était claire ; ils furent salués par une vive fusillade : cependant, ils accomplirent leur périlleuse mission sans être atteints, et revinrent sains et saufs, annoncer que la brèche était restée telle que l'avait faite notre artillerie, sans avoir été modifiée par les assiégés, au profit de la défense.

A 4 heures, le général en chef se rendit dans la batterie de brèche avec S. A. R. le duc de Nemours qui devait, comme commandant de siège, diriger les colonnes d'assaut.

Les colonnes d'attaque au nombre de trois furent formées.

La première, commandée par M. le lieutenant-colonel de Lamoricière, fut composée de 40 sapeurs, 300 zouaves et des deux compagnies d'élite du bataillon du 2^e léger.

La deuxième colonne, commandée par M. le colonel Combe, ayant sous ses ordres MM. Bedeau et Leclerc, chefs de bataillon, fut composée de la compagnie franche du 2^e bataillon d'Afrique, de 80 sapeurs du génie, de 100 hommes du 3^e bataillon d'Afrique, 100 hommes de la légion étrangère et 300 hommes du 47^e.

La troisième colonne, aux ordres de M. le colonel Corbin, fut formée de deux bataillons composés de détachements pris, en nombre égal, dans les quatre brigades.

La première et la deuxième colonnes furent placées dans la place d'armes et dans le ravin y attenant ; la troisième fut formée derrière le Bardo.

Cette dernière nuit s'écoula dans un silence solennel, interrompu seulement de temps à autre par quelques coups de canon tirés des batteries à intervalles égaux, pour empêcher les assié-

gés de travailler à la réparation de la brèche. L'armée, après tant de fatigues, était décidée à emporter la ville ou à périr sur ses remparts. Le prince, commandant en chef les troupes de siège, avait veillé à tous les préparatifs avec la plus grande intelligence, le plus grand soin ; sa présence dans les tranchées, ajoutait à l'enthousiasme des soldats. La confiance régnait partout ; c'était un gage de glorieux succès.

Le soleil du 13 se leva sur un horizon entièrement dégagé de nuages. A 7 heures, les fanfares de la légion étrangère et huit coups de canon auxquels répondent la musique et les tambours des autres régiments donnent le signal de l'assaut. Le prince dit : — *Colonel Lamoricière, quand vous voudrez.* — Il partait de derrière la brèche et tant de droite que de gauche un feu épouvantable. Lamoricière met en silence le sabre à la main, les zouaves se raidissent contre les sacs à terre, chacun s'observe en renouvelant l'amorce de son fusil : tout à coup, Lamoricière s'élève en s'écriant : « *Vive le Roi, zouaves, à mon commandement, en avant.* » Il saute de la tranchée, franchit rapidement l'espace qui le séparait de la ville, et suivi de ses intrépides zouaves, gravit la brèche sous le feu terrible de l'ennemi (1).

En un instant, malgré la raideur de la pente et les éboulemens des terres et décombres qui manquaient et croulaient à chaque mouvement sous les pieds et les mains des assaillants, la brèche est escaladée, et bientôt le drapeau tricolore y est planté, par le capitaine Gardarens des zouaves. Mais la colonne d'assaut trouve là quelque chose de plus terrible, de plus sinistre que la présence de l'ennemi ; une énigme dévorante, toute prête à engloutir qui ne la devinerait pas ; ce sont des constructions incompréhensibles ; des enfoncemens qui promettent des passages et qui n'aboutissent pas, des apparences d'entrée, qui n'amènent aucune issue, des rentrants et des saillants embrouillés comme à plaisir, des semblants de maisons dont on ne sait prendre le sens ou

(1) Dans l'intérêt de l'histoire, nous ne pouvons mieux faire que reproduire textuellement le récit si dramatique, si exact fait sur la prise de Constantine, par un témoin oculaire, M. le capitaine d'état-major de la Tour-du-Pin.

la face, et pour ainsi dire, l'image décevante d'un angle de ville et où l'on ne peut rien saisir de ce qui constitue une ville réelle. Mais les balles de l'ennemi connaissent la route; elles arrivent sans qu'on sache par où elles passent, elles frappent sans qu'on puisse leur répondre (1).

Le colonel de Lamoricière avec son coup-d'œil rapide et sa vigoureuse exécution, fait déblayer les ruelles, fait démolir les murailles, escalader les maisons avec des échelles faites en démontant les voitures d'artillerie. On débouchera par trois colonnes : les deux premières contourneront le rempart à droite et à gauche; la troisième percera droit devant elle, vers le cœur de la ville. Mais avant qu'on ait pu sortir de ce labyrinthe, un pan de mur, fouillé par les boulets et poussé par l'ennemi qui tirait au travers, s'écroule sur les hommes, heurtant partout pour trouver une issue et ensevelit tout un peloton du 2^e léger. Son brave commandant, de Serigny, enterré jusqu'à mi-corps sous les décombres, expire en sentant successivement tous ses membres se broyer sous le poids de la maçonnerie, et trouvant encore des paroles d'encouragement pour ses soldats, jusqu'à ce que sa poitrine écrasée ne rende plus un son.

Les colonnes de droite et de gauche se jettent tête baissée dans les batteries couvertes qui surmontent le rempart : les zouaves s'en rendent maîtres après une hideuse mêlée où quatre-vingt-onze turcs et quarante-cinq français périssent poignardés au milieu d'un épais brouillard de fumée, dans d'étroites casemates, déjà remplies de débris d'affûts et de chair humaine en putréfaction. Au-delà, on enlève à la bayonnette les barricades, on enfonce les maisons les unes après les autres en recevant les coups de fusil à bout portant sans pouvoir les rendre. Il faut monter sur les terrasses pour combattre les feux des minarets. L'ennemi défend pied à pied un terrain tout à son avantage (2).

De son côté la colonne du centre dont le colonel de Lamori-

(1) *Relation de la prise de Constantine*, par M. le marquis de la Tour-du-Pin, colonel au corps royal d'Etat-Major.

(2) *Campagnes de l'armée d'Afrique*, 1835-1839, par le Duc d'Orléans, publié par ses fils.

cière s'est réservé la direction immédiate s'est fait jour à travers un massif de constructions informes, jusque dans la grande rue marchande de Constantine. Cette rue et les ruelles adjacentes sont bordées de chaque côté par des enfoncements carrés qui, dans les villes d'Afrique et d'Orient, servent de boutiques, la plupart sont à moitié fermées par des planches et des espèces de volets. On pénètre dans cette rue, mais à peine quelques soldats y sont-ils engagés, qu'une double décharge partant de ces niches de droite et de gauche, avertit qu'elles servent de lieu d'embuscade à l'ennemi. Mais celui-ci, qui avait cru arrêter par sa fusillade la masse des assaillants, les voyant arriver droit sur lui, la bayonnette en avant, se précipite hors de ces trous sans issue; de furieux combats corps à corps s'engagent et conduisent les Français en face d'un arche romaine fermée par une porte en bois ferré. Le colonel de Lamoricière la fait ébranler à coups de hache, mais au moment où tombe un de ses battants, une terrible décharge de l'ennemi groupé en masse derrière, abat toute la tête de colonne. Le capitaine du génie Leblanc, le capitaine Desmoyen, des zouaves, sont frappés mortellement. Cependant un peloton du 2^e bataillon d'Afrique passe sur les morts et les mourants et pousse tout à la bayonnette devant lui, quand tout à coup ceux qui étaient sur le théâtre de ces événements sentent comme tout leur être s'écrouler. Ils sont étreints et frappés si rudement dans tous leurs sens à la fois qu'ils n'ont pas conscience de ce qu'ils éprouvent; la vie, un instant, est comme arrêtée en eux. Quand ils resaisissent quelque connaissance, il leur semble qu'ils enfoncent dans un abîme; la nuit se fait autour d'eux, l'air leur manque, leurs membres ne sont pas libres, et quelque chose d'épais, de presque solide et de brûlant les enveloppe et les serre. Beaucoup ne sortent de ce premier étourdissement qu'avec des douleurs aiguës; le feu dévore leurs chairs; le feu attaché à leurs habits les suit et les ronge; beaucoup se trouvent aveugles; les malheureuses victimes ne font que passer des angoisses de la première secousse à celle de l'agonie; quelques-uns, dépouillés presque entièrement de leur peau, sont pareils à des écorchés; d'autres sont dans le délire, tous s'agitent au hasard et avec des clameurs inarticulées. Un magasin à poudre venait de sauter sous

les pieds des assiégeants ; sur un vaste cercle, tout était renversé, anéanti.

Le premier et principal centre de cette explosion paraît avoir été auprès de la porte ; mais, à en juger par l'étendue du terrain bouleversé et par le nombre d'accidents semblables qui se reproduisirent autour de différents points assez distants les uns des autres, on peut croire qu'il s'alluma dans une succession rapide de plusieurs foyers. Probablement les assiégés avaient, auprès du lieu où se trouvait la tête de notre colonne, un magasin à poudre auquel le feu prit par hasard, plutôt qu'en exécution d'un dessein prémédité de l'ennemi. Lorsque l'air fut en conflagration, les sacs à poudre que portaient sur leur dos plusieurs soldats du génie, durent s'emflammer et multiplier les explosions. Les cartouchières des soldats devinrent aussi, sur une foule de points, des centres ignés, dont les irradiations, se croisant et se heurtant dans tous les sens, remplirent de feu et de scènes horribles tout ce grand cercle de calamités. Sous tant de chocs, sous l'action de tant de forces divergentes, le sol avait été remué et s'était creusé : la terre en avait été arrachée et s'était élevée en tourbillons dans l'air, des pans de murs s'étaient renversés, l'atmosphère s'était comme solidifiée, on ne respirait que du sable et une poussière de débris ; le feu semblait pénétrer par la bouche, par les narines, par les yeux, par tous les pores. Il y eut quelques moments de confusion, on ne savait où était le péril ; en voulant le fuir, ceux qui étaient hors de sa sphère d'action venaient s'y jeter, et d'autres qui auraient pu y échapper s'en laissaient atteindre, croyant que tout terrain était miné, que toute muraille allait s'abîmer sur eux, et que se mouvoir c'était se jeter au-devant de la mort. Les assiégés, qu'on venait d'écarter des lieux les plus voisins du cratère de cette éruption, eurent moins à en souffrir, et, profitant du trouble dans lequel les assaillants étaient restés sous le coup de cette catastrophe, ils revinrent dans la rue qu'ils avaient naguère abandonnée, lâchèrent plusieurs bordées de tromblons et d'autres armes à feu sur les groupes à demi brûlés et terrassés par l'explosion, qui étaient entassés autour de la porte, et, après avoir ainsi achevé de briser ce qui était encore assez entier, assez consistant pour se défendre, ils s'approchè-

rent et hachèrent à coups de yatagan tout ce qui respirait encore, et jusqu'aux cadavres (1).

Cet accident imprévu pour les deux partis sans doute, faillit amener une catastrophe; le colonel de Lamoricière était aveugle; tous les chefs et presque tous les officiers étaient hors de combat; les soldats décimés et sans direction, n'avançaient plus sur un terrain qu'ils croyaient miné; les blessés, spectres noircis sans forme humaine, aux chairs pantelantes comme celles de cadavres que l'on enlève d'un cabinet anatomique, redescendaient la brèche, en répandant l'alarme par leurs gémissements.

Le colonel Combes coupe court à cette hésitation et reprend l'offensive en faisant emporter par les voltigeurs du 47^e les fortes barricades de la rue du Marché, la véritable voie stratégique de Constantine. Le cri « *A la bayonnette!* » enlève les soldats de tous les corps; la charge bat avec frénésie; dans les bivacs de l'armée les tambours et les clairons le répètent tous à la fois, comme fascinés par un entrainement contagieux et irrésistible (2). Les Musulmans perdent du terrain, et le colonel Combes, déjà blessé au cou, pousse toujours en avant, quand il se trouve devant une barricade à l'abri de laquelle les Kabâiles font un feu vif et nourri sur nos braves soldats: le colonel voyant ce nouvel obstacle, s'adresse à sa troupe et dit: « la croix d'honneur est derrière ce retranchement, qui veut la gagner? » M. Besson, officier des voltigeurs du 47^e, n'attend pas la fin de la phrase; d'un bond il franchit l'obstacle, ses voltigeurs le suivent; quelques minutes après, le colonel reçoit le coup mortel. Frappé de deux balles dans la poitrine, il se tourne vers les siens en disant: « ce n'est rien mes enfans, je marcherai bientôt à votre tête. » Il reprend cependant le chemin de la brèche pour aller se faire panser, mais voulant avant, rendre compte à S. A. R. le duc de Nemours du succès décisif de nos vaillantes colonnes, il s'avance droit vers le prince, le visage calme, et dit à S. A. R.: « Monseigneur, » la ville ne peut tenir plus longtemps, le feu continue, mais » va bientôt cesser; je suis heureux et fier de pouvoir le premier,

(1) De la Tour-du-Pin.

(2) *Campagnes de l'armée d'Afrique*, par le duc d'Orléans.

» vous l'annoncer. Je vais me faire panser. » A le voir si ferme dans sa démarche, si naturel dans son attitude et ses paroles, on n'aurait jamais supposé que ce fut un homme quittant un lieu de carnage pour aller mourir. Il y avait dans cette scène quelque chose de la gravité, de la fierté sereine, de la beauté austère des trépas antiques, moins la solennité théâtrale. A cinquante pas de là, il tomba en faiblesse (1).

L'absence du colonel Combes n'arrêta pas les progrès de l'attaque.

A mesure que de la batterie de brèche, on observait que la colonne des troupes déjà entrées dans la ville diminuait de longueur et disparaissait des lieux qui étaient en vue, S. A. R. le duc de Nemours envoyait des troupes nouvelles par fractions peu considérables, afin qu'elles puissent remplir les vides qui se formaient, et fournir aux exigences successives de la position sans gêner les mouvements ni encombrer le théâtre de l'action. La lutte se continuait alors de rue en rue, de maisons en maisons.

C'est un Sarragosse au petit pied ; car ici, comme à Sarragosse, les défenseurs sont plus nombreux que les assaillants. De faibles têtes de colonnes, guidées par les officiers et les sous-officiers du génie, cheminent dans ce dédale de ruelles tortueuses et infectes, dans les corridors voûtés à mille issues dont se compose Constantin. Munis de haches et d'échelles faites avec les côtés démontés des voitures, ils assiègent une à une toutes les maisons isolées, sans terrasses et séparées par de petites cours favorables à la défense, et sautent par les toits dans celles qu'ils n'ont pu prendre par la porte. Le dernier effort considérable eût lieu contre la caserne des janissaires, grand bâtiment crénelé à trois étages, bâti sur le rempart à droite de la brèche, où les Turcs et les Kabyles se défendirent avec acharnement (1).

Cependant le général en chef, voulant donner à l'attaque plus

(1) Le colonel Combes fut d'abord porté à son bivouac, où les premiers soins lui furent donnés, puis à l'ambulance, où il mourut deux jours après, avec un calme qui faisait espérer que la mort était encore éloignée et respecterait un si brave guerrier, et que l'armée enfin compterait un général de plus, parmi ceux dont elle était fière.

(1) Le duc d'Orléans.

d'unité ordonna au général Rulhières d'aller prendre le commandement des troupes qui se trouvaient dans la place. Lorsque ce général fut entré dans la ville, il reconnut que la distance à laquelle les ennemis s'étaient maintenus était encore d'un rayon bien court, puisque leurs balles arrivaient à quelques pas de la place où l'explosion avait eu lieu. Après s'être assuré que l'on pouvait décrire un grand circuit par la droite, mais que ce moyen de tourner l'ennemi serait lent et peu efficace, parce que toute cette partie de la ville avait été presque abandonnée par les habitants armés, il se porta en avant pour dépasser la première rue de gauche, dont le feu avait jusque-là marqué la limite du mouvement central. Son intention était de se rabattre ensuite vers la gauche pour gagner la zone la plus élevée de la ville, et prendre ainsi les défenseurs dans un demi cercle d'attaque; mais il n'eut pas le temps d'exécuter son projet. Il arrivait à la hauteur des tirailleurs les plus avancés, lorsqu'il vit venir vers lui un Maure, ayant à la main une feuille de papier écrite : c'était un homme que députait le pouvoir municipal de la ville, pour demander que l'on arrêtât les hostilités. Le général fit cesser le feu et conduire l'envoyé au général en chef. Celui-ci après avoir pris connaissance de la lettre par laquelle les notables de la cité, rejetant la responsabilité de la défense sur les Kabyles et les étrangers soldés, suppliaient qu'il acceptât leur soumission, donna une réponse favorable et fit prévenir le général Rulhières de prendre possession de la ville. Toute résistance était alors brisée; les deux Cadis étaient grièvement blessés; le Kaid-el-Dar s'était brûlé la cervelle pour ne pas assister vivant à la prise de Constantine, et le fils de Ben-Aïssa, qui avait reçu quatre blessures sur la brèche avait entraîné hors de la ville, son père, accablé de douleur. Le général Rulhières se dirigea aussitôt vers la Kasbah, afin d'occuper ce poste important, s'il était libre, ou de s'en emparer par la force si quelques Turcs ou Kabyles de la garnison avaient songé à s'y renfermer et à s'y défendre comme dans une citadelle, malgré la reddition des habitants.

D'autres officiers furent dirigés vers les différentes portes de la place pour les occuper. Le capitaine de Saint-Arnaud, de la légion étrangère, qui s'était montré plein de vigueur et d'énergie

pendant le combat fut le premier qui, en traversant la ville, parvint presque seul à la porte d'El-Kantara, située à l'extrémité opposée à l'attaque, et annonça aux troupes du Mansourah la reddition de la place (1).

Le général Rulhières, en entrant dans l'enceinte de la Kasbah, la crut d'abord déserte; mais en avançant au travers des constructions dont elle était encombrée, vers le bord des précipices qui l'entourent du côté extérieur, on aperçut les derniers défenseurs, ceux qui ne voulaient point accepter le bénéfice de l'aveu de leur défaite, s'enfonçant dans les ravins à pic, la seule voie qui s'ouvrit désormais à leur retraite. Quelques-uns, avant de disparaître dans ces profondeurs, se retournaient encore pour décharger leurs fusils sur les premiers Français qui se montraient à portée.

Quand on fut tout à fait au-dessus de ces abîmes, en y plongeant le regard, on découvrit un affreux spectacle. Un talus extrêmement rapide retombe du terre-plein de la Kasbah sur une muraille de rochers verticaux, dont la base pose sur un massif de pierres aiguës et tranchantes. Au pied de cette muraille, sur ce sol de granit, gisaient, brisés et sanglants, des corps d'hommes, de femmes, d'enfants. Ils étaient entassés les uns sur les autres, et à leurs teintes sombres et livides, à la manière dont ils étaient jetés par masses flasques et informes, on pouvait les prendre d'abord pour des amas de haillons. Mais quelque mouvement qui trahissait encore la vie vint bientôt révéler l'horrible vérité. On finit par distinguer des bras, des jambes qui s'agitaient, et des agonisants qui frémissaient dans leurs dernières convulsions. Des cordes rompues, attachées aux pitons supérieurs des rochers, où on les voyait encore pendantes, expliquèrent cette effrayante énigme: réveillée de la sécurité dans laquelle elle avait dormi jusqu'au dernier moment pour tomber dans les angoisses de l'épouvante, la population s'était précipitée vers les parties de la ville qui étaient à l'abri de nos coups, afin de s'y frayer un chemin vers la campagne. Ces malheureux, dans leur vertige, n'avaient pas compté sur un ennemi plus cruel et plus inexorable que ne

(1) Extrait du Journal de la légion étrangère, 1830.

pouvaient l'être les Français vainqueurs, sur la fatalité de ces lieux infranchissables, qu'on ne peut fouler impunément. Quelques sentiers, tracés par les chèvres et par des pâtres kabiles, existent bien dans différentes directions; mais la foule s'était lancée au hasard à travers ces pentes, sur lesquelles on ne peut plus s'arrêter : les premiers flots arrivant au bord de la cataracte, poussés par ceux qui suivaient, et ne pouvant les faire refluer, ni les contenir, roulèrent dans l'abîme, et il se forma une effrayante cascade humaine. Quand la presse eut été diminuée par la mort, ceux des fuyards qui avaient échappé à ce premier danger crurent trouver un moyen de continuer leur route en se laissant glisser le long des cordes fixées aux rochers; mais, soit inhabileté ou précipitation à exécuter cette manœuvre, soit que les cordes se rompissent, les mêmes résultats se reproduisirent par d'autres causes, et il y eut encore une longue série de chutes mortelles (1).

A neuf heures du matin, la prise de possession était complète; les soldats couronnaient tous les édifices et se tournant vers l'armée qui les admirait, ils annonçaient leur triomphe par le cri unanimement répété de « *Vive le roi.* »

Placé sur le pic d'une montagne élevée d'où l'on découvrait la brèche, Ahmed Bey avait suivi avec la plus grande anxiété toutes les péripéties de l'assaut. Au moment où l'explosion eut lieu, ses cavaliers réunis autour de lui poussèrent des cris de joie féroce; cette joie fut de courte durée. Avec la fumée de la poudre se dissipa le mirage qui leur avait présenté comme accomplie l'extermination des chrétiens. Toutefois en musulmans soumis au dogme de la fatalité, ils subirent cette terrible épreuve avec résignation. « *Allah Kbar! Mektoub! Dieu est grand, c'était écrit!* » dirent-ils, et ils courbèrent la tête. On assure cependant que Ahmed Bey ne put cacher son émotion douloureuse et que de grosses larmes échappées de ses yeux vinrent la trahir, quand il vit le drapeau tricolore arboré sur son propre palais. — Il jeta alors un dernier regard sur Constantine et tournant bride brusquement, il se lança vers le Sud (2).

(1) Capitaine de la Tour-du-Pin.

(2) A partir de ce moment, Ahmed Bey passa onze années dans les Au-

Les principaux habitants se rendant à discrétion n'implorèrent point en vain la générosité française. Le pillage, cette conséquence habituelle et en quelque sorte légale de l'assaut, fut promptement réprimé par les officiers qui avaient acheté cher le droit d'être obéis ; car cinquante-sept d'entre eux avaient payé de leur vie une gloire qui demeura pure de tout excès. Cette consommation d'officiers proportionnellement plus forte que dans toute autre armée, antique et glorieuse coutume qui se perpétue dans l'armée française, est un des secrets de sa puissance et un des gages de son avenir ; car, dans l'état moral de toutes les populations européennes, à la première guerre, la victoire restera aux troupes qui feront le plus grand sacrifice d'officiers (1).

En entrant dans la ville, une des premières préoccupations du

ress, à soutenir contre nos troupes une lutte dont le résultat était facile à prévoir. La politique du commandant Saint-Germain mit un terme à cet état de choses. Hadj-Ahmed, ayant fait sa soumission entre ses mains, fut amené à Constantine dans les premiers jours de juin 1848, et il reçut l'hospitalité dans ce palais, où il avait exercé naguère le pouvoir suprême.

Après trois jours passés à Constantine, il fut transporté à Alger où le Gouverneur-Général lui fit une réception dont il parla en ces termes, dans ses mémoires : « C'était un mardi 27 redjeb 1264 (30 juin 1848) je fus présenté au Gouverneur-Général qui me fit entendre au nom de la France des paroles dignes de cette grande nation (que Dieu la glorifie). »

Une maison mauresque située au bas de la ville, fut affectée à la demeure du Bey déchu, avec un traitement de 12,000 fr. Hadj-Ahmed était arrivé à Alger atteint d'un catharre chronique de la poitrine, et brisé par les fatigues d'une vie errante. Ses jours étaient comptés ; il mourut au mois d'août 1850. Suivant son désir, il fut inhumé dans la mosquée de Sidi-Abd-Errhaman (V. CHERBONNEAU, *Annuaire de la Société Archéologique de Constantine*, 1856-1857).

(1) *Campagnes d'Afrique*, par le duc d'Orléans.

L'Etat officiel indiquant nominativement les officiers et numériquement les sous-officiers et soldats tués, blessés ou morts de maladie, depuis le premier octobre jusqu'au 19 du même mois, accusait les totaux suivants :

	Tués	14
Officiers	Blessés	38
	Morts de maladie	5
	Tués	86
Sous-officiers et soldats	Blessés	468
	Morts de maladie	43
	Tués par l'ennemi	21
Chevaux	Morts aux camps	216

général Valée et du duc de Nemours, fut d'organiser les ambulances pour les victimes de cette journée meurtrière. « Docteur, dirent S. A. R. et le général en chef à M. Baudens, choisissez pour votre ambulance la plus belle et la plus grande maison de Constantine, faites ramasser les blessés qui sont encore sur la brèche et dans les rues. . . . courez, ne perdez pas un instant, nous approuvons à l'avance tout ce que vous ferez. »

L'ambulance fut établie dans la maison de Ben-Aïssa, l'une des plus élégantes et des plus spacieuses de Constantine.

Le prince, suivi des généraux Valée, Rohault de Fleury et Boyer, vint, par sa visite, témoigner toute sa sollicitude pour les blessés. Il examina le service de l'ambulance avec un soin scrupuleux, se faisant rendre un compte exact et adressant à chaque blessé quelques paroles consolantes. La diversion morale que sa présence opérant était telle que pour un moment toutes les souffrances physiques paraissaient calmées et que les cris de douleur faisaient place à des paroles de bénédiction. Là, c'était un amputé qui pleurait de joie parce que la décoration lui avait été promise ; ici, une promesse d'avancement bien mérité avait rendu le calme à un officier, ou bien, un soldat reprenait courage en espérant revoir bientôt le sol natal avec la récompense due à sa bravoure et à ses souffrances.

Le lendemain parut l'ordre du jour suivant :

Constantine, 14 octobre 1837.

« Soldats,

» Le drapeau tricolore flotte sur les murs de Constantine. Honneur
 » soit rendu à votre constance et à votre bravoure ! . . . la défense de
 » l'ennemi a été rude et opiniâtre ; vos attaques ont été plus opiniâtres
 » encore ! L'artillerie par des efforts inouis étant parvenue à établir
 » ses batteries de brèche et à détruire la muraille, un assaut dirigé
 » avec beaucoup d'intelligence et exécuté avec le plus grande valeur
 » nous a enfin rendus maîtres de la place. Vous avez par le succès
 » vengé la mort de vos braves camarades tombés à vos côtés, et ré-
 » paré glorieusement l'échec de l'année dernière. Vous avez bien
 » mérité de la France et du roi , ils sauront récompenser vos efforts. »
 » Maintenant épargnez la ville, respectez les propriétés et les habi-

» tants, et ménagez les ressources qu'elle renferme pour les besoins
 » futurs de l'armée. »

Le Lieutenant-général

Commandant en chef l'expédition de Constantine,
 Comte VALÉE.

Aussitôt après l'entrée des Français dans Constantine et dès qu'il eut été satisfait aux premières exigences de la prise de possession, il fallut songer à poser les pierres d'attente de l'établissement que l'armée, en se retirant, laisserait derrière elle, et remplacer par une autorité nouvelle le pouvoir qui venait d'être détrôné. Les difficultés étaient grandes pour organiser cette administration civile et trouver un chef qui, par sa naissance et son caractère, put exercer une légitime influence sur la population. Tous les anciens chefs étaient tués ou en fuite ; une seule des autorités restait, c'était le cheikh de la ville, vieillard d'une majesté homérique, que ses cheveux blancs et la considération attachée à sa race avaient garanti contre le mauvais vouloir du bey. Ce personnage pouvait donc être moins mal disposé qu'aucun autre à l'égard des Français ; mais si ses quatre-vingts années pouvaient jeter sur notre cause, en supposant qu'il consentit à l'embrasser, un certain reflet de solennité, elles ne pouvaient lui prêter ni solidité, ni vigueur. Alors son fils, Mohamed-ben-Hamouda, se présenta et offrit son concours. Le général Valée l'accepta, et le nomma *Caid-el-Blad* en limitant son autorité au seul rayon de la place. On le chargea d'organiser une municipalité et toute une hiérarchie de fonctionnaires indigènes, en sorte qu'il y eut toute une sphère de pouvoirs musulmans qui se mut au-dedans de la sphère des pouvoirs français, par suite d'une harmonie comme préétablie entre elles, et non par l'action incessante et par le frottement immédiat de celle-ci sur la première. Ce fut avec l'aide de ce nouveau dignitaire et des hommes qu'il s'était associés, qu'on parvint à connaître et à classer les ressources que la ville renfermait. On trouva une grande quantité de blé et des magasins d'orge suffisants pour les besoins du moment.

Le général en chef ne crut pas devoir frapper une contribution en argent sur le peu d'habitants restés en ville, bien que la population s'augmentât chaque jour par la rentrée de nombreu-

nombreuses familles ; mais il institua une commission des finances, chargée d'inventorier et de constater avec soin la nature et la valeur des espèces trouvées dans les caisses publiques, de manière à pouvoir subvenir, sans envoi d'argent français, aux besoins de la caisse de l'armée. Cette commission des finances fut composée de MM. Lyautey, sous-intendant, de Bellot, payeur de l'armée, et Maumet, chef d'escadron d'Etat-Major.

Le 16 octobre, S. A. R. le duc de Nemours passa en revue l'armée expéditionnaire. Les figures halées, encore noires de poudre, les uniformes brûlés ou percés de balles, attestaient toute la rudesse de la campagne et ajoutaient à l'imposant de ce spectacle que les Tuileries et le champ de Mars ne peuvent rendre dans leurs plus beaux jours de fêtes militaires.

L'arrivée inattendue, vers la fin de cette revue, de S. A. R. le prince de Joinville produisit un très-grand effet sur l'armée qui apprécia la résolution généreuse et chevaleresque qui l'amenait à Constantine. La première entrevue des deux frères fut réellement touchante : les deux fils de France s'embrassèrent sous le drapeau de la patrie et l'armée salua leur étreinte fraternelle de ses acclamations enthousiastes.

Débarqué à Bône, le 6 octobre, le prince de Joinville, malgré son impatience de partir sur le champ pour Constantine, avait été forcé d'attendre la formation d'une colonne de 3,000 hommes commandée par le colonel Bernelle et chargée d'escorter un convoi de vivres pour l'armée expéditionnaire. Cette colonne qui se composait du 61^e régiment de ligne et d'un bataillon du 26^e avait été ordonnée par le général Damrémont. Elle arriva trop tard pour assister à l'assaut ; mais, comme si les vainqueurs n'avaient pas encore éprouvé assez de calamités, elle apporta le choléra qui, en peu de jours, fit de nombreuses victimes dans l'armée.

Le 27, arriva à Constantine, le cheich Ferhat ben Saïd, un grand chef du désert (1), ennemi déclaré d'Ahmed Bey. Ferhat

(1) Nous le surnommâmes, on ne sait trop pourquoi, *le grand Serpent du désert*. Le titre qu'il prenait réellement dans ses lettres était beaucoup plus original. Il s'intitulait : *le Voltigeur sur la lame du sabre*.

était descendant d'une ancienne famille qui de temps immémorial, avait commandé les Arabes du grand désert, au nom du bey de Constantine. Jusqu'à l'oncle de Ferhat, nulle autre illustration arabe n'avait osé lui disputer le pouvoir ; mais Achmet Mameluck, bey de Constantine, rompit cette légitimité des Ben Saïd, et amena au commandement des Arabes la famille Ben Gana, dont Ahmed Bey, descendait par sa mère. Cette famille Gana fut remplacée à la chute d'Achmed Mameluck, par les Ben Saïd et ne reparut qu'avec Hadji Ahmed, lorsque ce dernier fut nommé par le Dey d'Alger, bey de Constantine. Les Ben Gana étaient encore au pouvoir lors de la prise de Constantine : on conçoit d'après cela que Ferhat ben Saïd et les siens, avaient offert leurs services à la France.

Ce grand chef entretenait depuis plusieurs mois des relations avec le général de Damrémont. Le gouverneur ayant accepté ses offres, lui avait donné rendez-vous sous les murs de Constantine. Mais, soit que Ferhat, pour prendre une décision, voulût attendre l'issue de la lutte ; soit qu'il lui eut fallu plus de temps qu'il ne le croyait pour rassembler ses cavaliers dispersés sur les limites du grand désert, toujours est-il qu'il arriva trop tard pour prendre part à la lutte.

Comme on adressait à Ferhat quelques reproches sur ce retard, il fit une de ces réponses gasconnes, pleines de finesse, qui sont si familières aux Arabes : « Je n'ai jamais douté un instant, s'écria-t-il, que vous ne preniez Constantine et je me serais bien gardé d'arriver avant l'évènement, de peur qu'Ahmed ne s'enorgueillit d'avoir eu à lutter contre nos forces réunies, et que les Arabes ne pussent m'attribuer le pouvoir. Vous venez de frapper un coup qui va retentir jusqu'au fond du désert, j'ai voulu laisser aux Français l'honneur du triomphe. »

Ferhat avait une troupe de cavaliers nombreuse, bien montée et prête à tenir campagne : Le général Valée le nomma agha de la plaine.

Le 20 octobre, le général en chef avait fait partir les dépouilles mortelles du général Damrémont (1) et l'artillerie de siège sous

(1) Le roi Louis-Philippe ordonna que les restes mortels de M. le gé-

l'escorte de 1,500 hommes. Ce convoi fit la route de Constantine à Bône en sept jours et sans être inquiété par les Arabes. Le 26, le général Trezel se mit en marche, avec une seconde colonne, escortant les malades et les blessés; et le 29, le général en chef, inquiet par les ravages du choléra, sous les coups duquel venait de succomber le général de Caraman (1), quitta lui-même notre nouvelle conquête avec le restant de l'armée expéditionnaire, ne laissant dans Constantine qu'une garnison de 2,500 hommes commandée par le colonel Bernelle (2).

néral comte de Damrémont fussent déposés aux Invalides et commanda une statue, destinée aux galeries de Versailles.

(1) M. le général de Riquet, marquis de Caraman (Victor-Joseph-Louis), né à Paris le 6 octobre 1786. C'était un des officiers les plus distingués de l'armée française par ses travaux littéraires, ses connaissances militaires, son zèle et son dévouement éprouvés.

(2)

ORDRE.

Constantine, 27 octobre 1837.

L'armée est prévenue qu'une garnison française sera laissée à Constantine pour occuper cette place.

Cette garnison sera sous les ordres de M. le colonel Bernelle, qui prendra le titre de commandant supérieur de la place et de ses dépendances. Elle sera composée comme suit :

Le 61^e régiment de ligne, le 3^e bataillon d'Afrique, la compagnie franche, deux compagnies de sapeurs, deux batteries d'artillerie avec 4 pièces de montagne, un escadron de chasseurs, un détachement de spahis.

L'effectif sera augmenté par les malades restés dans les hôpitaux de Constantine qui entreront dans les rangs, dès que leur santé permettra de leur faire prendre les armes.

M. Regnard, capitaine au corps-royal d'état-major, remplira les fonctions de chef d'état-major dans Constantine.

M. le capitaine Huot, celles de capitaine d'artillerie.

M. le capitaine Niel, celles de capitaine du génie.

Les services administratifs sous la direction de M. l'intendant militaire adjoint Rothe qui aura sous ses ordres, pour la surveillance des diverses parties de l'administration :

MM. Falcon, chef du service du Trésor et des Postes.

Artigues Léon, chef du personnel de l'administration.

Bedec, comptable des vivres et fourrages.

Fabus, comptable du service viande, chauffage et campement.

Le service médical de l'administration sera confié à MM. Ducas, chargé du service chirurgical, et Mestre, chef du service médical.

Huit sous-aides sont attachés à ce service.

La place de Constantine sera en état de siège jusqu'à nouvel ordre.

M. le colonel Bernelle réunira tous les pouvoirs civils et militaires.

Le 29, à midi, l'armée quitta les murs de Constantine. Le duc de Nemours qui avait eu le commandement de l'avant-garde, à l'aller, prit celui de l'arrière-garde, au retour. A la sortie de Babel-Djedid, le caïd el-Blad, accompagné de Ferhat-ben-Saïd et d'une suite nombreuse de chaouchs et de cavaliers, vint en grande pompe, remettre à S. A. R. une lettre pour le roi des Français. Toute la population indigène, sortie des murs, assistait avec curiosité, au départ des troupes françaises.

Dès le premier jour de marche, le choléra fit de nombreuses victimes; il fallut ramasser plus de 60 infortunés atteints par le terrible fléau; le lendemain, 25 nouveaux cas se déclarèrent. Le troisième jour, on n'en compta plus que 10: et, à partir de ce moment, le foyer cholérique perdit tellement de son intensité par la marche continue de l'armée et par le renouvellement incessant de l'air, que la maladie resta désormais sans action et qu'il n'en fut plus question.

Dans ces tristes circonstances, S. A. R. le duc de Nemours, donna à tous un grand exemple d'humanité et de courageux dévouement: il allait relever de ses propres mains les malheureux livrés à toutes les convulsions du choléra et aidait à les porter sur les cacolets. S. A. R. le prince de Joinville, quoique souffrant, s'associait avec non moins de dévouement à cette œuvre généreuse. Grâce à leurs soins, pas un des malades ne fut abandonné sur la route.

Le surlendemain du départ, le prince de Joinville qui malgré la fièvre qu'il avait contractée à Constantine, avait voulu faire la route à cheval, fut contraint, par l'épuisement de ses forces, de faire le reste du chemin en voiture.

Sur tout le parcours, l'armée trouvait les Arabes rentrés dans leurs douars et se livrant à leurs travaux ordinaires: on se rappelle que pendant la marche sur Constantine, les Français n'avaient aperçu d'habitants dans aucune direction; les douars étaient déserts et les troupeaux disparus. Au retour au contraire, l'armée retrouvait les douars habités et de nombreux troupeaux paissant aux alentours; partout les Arabes s'empressaient d'apporter toutes sortes d'approvisionnements, et montraient les dispositions les plus pacifiques.

Cette marche de 40 lieues, sans tirer un seul coup de fusil, à travers un territoire ennemi la veille, était une preuve de la profonde impression produite dans le pays par la prise de Constantine, et la chute de la puissance d'Ahmed Bey.

L'armée de son côté revoyait avec joie ses anciens bivacs ; le repos qu'elle y prenait, n'était cette fois troublé par aucune inquiétude ; elle revenait satisfaite d'une glorieuse mission qui touchait à son terme.

Le 1^{er} novembre, l'armée fit son entrée dans le camp de Medjez-Amar.

L'ordre du jour suivant fut lu aux troupes, immédiatement après l'arrivée :

Au quartier-général, à Medjez-Amar,
Le 1^{er} novembre 1837.

SOLDATS !

« Vous venez de terminer une campagne pénible et glorieuse, vous rentrez dans votre camp un mois jour pour jour après l'avoir quitté, et dans ce court espace de temps, vous avez pris une ville fortifiée par la nature et par l'art. Vous avez pacifié une province que la guerre désolait depuis plusieurs années. La France verra avec orgueil les lauriers qui entourent vos drapeaux, et les vieux guerriers qui ont pris part aux grandes batailles de l'Empire applaudiront aux succès de leurs jeunes successeurs. Pour moi je suis heureux qu'à la fin de ma longue carrière la fortune m'ait appelé à commander une armée aussi brave et aussi dévouée et je vous remercie de l'appui que vous m'avez tous accordé dans des circonstances difficiles. Le prince qui a constamment marché à votre tête, qui a partagé vos travaux et vos privations, fera connaître au Roi le zèle et la résignation que vous avez montrés, et je ne doute pas que la Justice de Sa Majesté ne vous accorde bientôt les récompenses que vous avez si noblement méritées. »

Le Lieutenant général, commandant en chef,
Comte VALÉE.

Le lendemain à l'arrivée à Nechmeya, l'armée fut dissoute, et S. A. R. le duc de Nemours, en quittant son commandement, adressa aux troupes qui composaient sa brigade, l'ordre du jour suivant :

Nechmeya, 2 novembre 1837.

« Au moment de quitter la première brigade, le Maréchal de camp éprouve le besoin d'exprimer aux troupes qui la composent combien il a été satisfait de leur conduite pendant la campagne. Vous aviez l'honneur de la France et de l'armée à soutenir par votre patience dans les fatigues et les privations, par votre courage dans les combats ; vous avez eu la gloire d'ajouter un beau fait d'armes à ceux qu'elle comptait déjà. »

« Quant à moi, je suis heureux et fier de m'être trouvé à votre tête dans une aussi belle campagne. Je ressens un vif regret d'être obligé de vous quitter aussitôt, mais je garderai toujours avec moi le souvenir des troupes qui ont composé la 1^{re} brigade ; puissent-elles aussi se rappeler de leur Maréchal de camp. »

Le Maréchal de camp,
commandant la 1^{re} brigade de l'armée,
LOUIS D'ORLÉANS.

Le soir, le prince offrit un punch à tous les officiers de sa brigade et leur fit ses adieux avec une émotion qui se communiqua à tout le monde ; on ne se sépara pas sans attendrissement, quand on a traversé ensemble tout un mois de fatigues et de périls : et puis, les compagnons du prince avaient apprécié en lui tant et de si nobles qualités, une résolution si calme dans le danger, une si modeste simplicité de manières, un cœur si humain et si bon sous de froides apparences, qu'il s'était acquis toutes leurs sympathies.

Les princes arrivèrent à Bône le 3 décembre. Le 8, le duc de Nemours alla visiter la Calle, pendant que son frère remettait un peu sa santé altérée.

Le 9, les deux princes s'embarquèrent sur le *Phare*, pour Bougie.

Après avoir passé en revue le bataillon d'Afrique de Bougie et quelques hommes de la légion étrangère qui formaient la garnison de cette place, les princes se rembarquèrent pour Alger, où ils arrivèrent le 11, au point du jour.

Le *Phare* trouva dans le port l'*Hercule* et la *Favorite*. Le prince de Joinville se rendit aussitôt à bord de son bâtiment où il fut reçu par tout l'équipage avec une effusion de cordialité vraiment touchante. C'était toute une famille fêtant le retour de l'enfantprodigue.

A 7 heures 1/2 du matin les princes descendirent à terre. Après avoir été reçus sous la voûte de l'Amirauté par M. le général Negrier, Gouverneur général par intérim, M. le contre-amiral Menouvrier-Defresne et par toutes les autorités locales. L. A. R. firent leur entrée dans la ville, à cheval, escortés d'un brillant état-major, au bruit du canon de la Marine et des cris répétés de : « Vivent les Princes. »

Le 14, S. A. R. le prince de Joinville partit sur l'*Hercule*, pour continuer sa mission dans l'Océan, et S. A. R. le duc de Nemours appareilla en même temps sur le *Phare*, se dirigeant vers Oran. Après avoir visité cette ville, il rentra en France, par le Havre.

Le 23 octobre, le canon des Invalides avait annoncé à Paris la prise de Constantine.

Cette nouvelle fut accueillie en France avec un grand enthousiasme. Nos désastres de 1836 étaient enfin vengés et l'amour-propre national se félicitait en outre d'un succès qui consolidait notre domination sur la terre africaine.

Le 21 novembre, l'ordre général suivant fut adressé aux troupes du corps expéditionnaire de Constantine.

Soldats!

« Le Roi me charge de vous faire connaître sa haute satisfaction pour les services que vous avez rendus à la France, dans l'expédition de Constantine. Vous trouverez dans la lettre de Sa Majesté une noble récompense des travaux et des fatigues que vous avez supportés et dans les grades et les décorations qu'elle a accordés à un grand nombre d'entre vous, la preuve que l'armée d'Afrique est toujours présente à la pensée du Roi. Sa Majesté qui a voulu que les Princes ses

filz vinssent successivement partager vos périls et vos travaux et prendre leur part de la gloire que vous acquérez en Afrique, me charge de vous dire à tous qu'en aucune circonstance vos services ne seront oubliés, et vous ne pouvez douter que monseigneur le duc d'Orléans et monseigneur le duc de Nemours qui ont combattu avec vous ne soient désormais les défenseurs les plus actifs de vos titres aux bontés du Roi. Soldats ! je suis heureux que, dans cette grande circonstance, le Roi m'ait choisi pour être auprès de vous l'interprète de ses sentiments et ce témoignage de la confiance de Sa Majesté est pour moi, une récompense nouvelle qui ajoute encore à ma reconnaissance. »

Lettre du Roi, à M. le Maréchal, comte Valée, commandant en chef l'armée de Constantine.

Mon cher Maréchal,

« Je viens témoigner à l'armée que vous commandez la reconnaissance de la France et la mienne, pour le brillant fait d'armes qui ajoute un nouvel éclat à l'illustration de nos drapeaux, en élevant à la plus haute dignité militaire celui qui l'a conduite à la victoire. Déplorant du fond de mon cœur, la perte de tous les braves (1) que cette victoire nous a coûtés et surtout celle du brave général en chef qui nous a été enlevé, c'est une consolation pour moi de pouvoir récompenser ainsi vos longs et bons services et la part que vous avez prise à tant de combats et à tant de sièges. Le Ministre de la Guerre vous adresse votre nomination et je charge le capitaine De la Salle un de mes officiers d'ordonnance, de vous remettre de ma part le bâton de Maréchal de France.

« En vous chargeant, mon cher Maréchal, d'être mon interprète auprès de l'armée d'Afrique et de lui annoncer les récompenses que je suis si heureux d'accorder, il m'est bien doux de trouver le nom du duc de Nemours parmi ceux que vous signalez, comme ayant eu une part principale au succès de nos armes et je remercie la providence qui me l'a conservé au milieu de tant de dangers, d'avoir permis que mon second fils ait, comme son frère aîné, le bonheur d'avoir été associé aux travaux de nos braves soldats et aux glorieux services qu'ils ont dans tous les temps rendus à la patrie. »

(1) Par ordonnance royale du 11 novembre, M. le lieutenant-général Valée fut élevé à la dignité de Maréchal de France.

« Recevez, mon cher Maréchal, l'assurance de tous les sentiments que vous méritez si bien de ma part et que je vous garderai toujours ;

Votre affectionné,

LOUIS-PHILIPPE.

Au quartier-général à Alger, le 21 novembre 1837.

Le Maréchal de France,

Gouverneur général par intérim des possessions françaises dans le nord de l'Afrique,

Comte VALÉE.

A l'ouverture des chambres, dans la séance royale de décembre 1837, le roi consacra le paragraphe suivant à l'Algérie :

« En Afrique, notre attente a été remplie, le drapeau français flotte sur les murs de Constantine. Si la victoire a plus fait quelquefois pour la puissance de la France, jamais elle n'a élevé plus haut la gloire et l'honneur de ses armes. Mon fils, le duc de Nemours a pris la part qui lui revenait dans le péril. Son jeune frère a voulu le rejoindre et s'associer à cette communauté de travaux et de dangers qui identifie depuis longtemps mes fils avec l'armée. Leur sang appartient à la France comme celui de tous ses enfants.

« En adressant au ciel des actions de grâce pour la protection qu'il a accordée à nos armes, j'ai à déplorer avec vous la perte de tant de braves morts au champ d'honneur. La patrie entoure leurs cercueils de ses regrets, de sa reconnaissance. Elle a ratifié d'avance tout ce que j'ai ordonné pour satisfaire à la douleur publique et acquitter la France envers ses héroïques soutiens. Un projet de loi vous sera présenté pour donner à la veuve et aux enfants du brave général de Damrémont un témoignage de la gratitude nationale. J'ai élevé à la première dignité de l'armée le vieux guerrier qui l'a remplacé et qui « n'a rien vu, disait-il, dans sa longue carrière, que nos soldats ne viennent d'égaliser. »

« Dans l'est de l'Algérie comme dans l'ouest, j'ai voulu la paix, mais l'opiniâtreté du bey qui commandait à Constantine, nous a obligés à prouver une fois de plus aux indigènes de nos possessions d'Afrique qu'ils devaient renoncer à nous résister. »

Le discours de la couronne annonçait donc en termes pompeux

la conquête de Constantine, mais il ne fixait en aucune manière, sur la politique définitive du gouvernement à l'égard des possessions françaises de l'Afrique septentrionale.

MM. Jaubert et Desjobert, ces implacables ennemis de la colonisation de l'Algérie, l'emporteraient-ils ?

Ou, suivrait-on les inspirations de M. Merilhou qui, d'accord avec le sentiment national, sommait le ministère de conserver l'Algérie et demandait une loi qui déclarât son territoire définitivement réuni à la France ?

La question semblait encore réservée toute entière dans les conseils du gouvernement.

Et cependant les résultats immédiats de la prise de Constantine, c'est-à-dire l'adhésion de toutes les tribus du beylik, la pacification complète du pays environnant, tout semblait engager la France à persévérer dans la voie que lui traçait ce glorieux succès de nos armes !

La chute de Constantine, avait eu, en effet, un grand retentissement dans toute l'Afrique. Jusqu'au dernier moment, les Arabes avaient regardé comme impossible la prise de cette place. Une profonde stupeur suivit l'évènement, et toutes les tribus de l'est conçurent une haute pensée de la puissance des armes françaises.

L'occupation de Constantine, le marché et la place d'armes de l'intérieur, assurant la pacification du pays, rien ne s'opposait plus, dès lors, à ce que la colonisation vint transformer en province française ce nouveau territoire enlevé au joug despotique d'Ahmed Bey, le dernier représentant de la domination turque en Algérie.

E. WATBLED.
